

Dies academicus 2010



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Moment symbolique de l'année académique, le *Dies academicus* est l'occasion d'honorer de prestigieux collègues et de prendre le temps d'une réflexion sur l'Université. La remise des doctorats *honoris causa* est un plaisir sans cesse renouvelé de constater les liens que notre Université tisse à travers le monde. Elle souligne l'importance des relations personnelles que les chercheurs des différentes disciplines de notre institution établissent avec leurs homologues à l'étranger. Elle révèle la vivacité de la communauté internationale nécessaire à toute activité académique.

Mais la cérémonie du *Dies academicus* peut être plus que cela... La présence simultanée de grandes personnalités en nos murs est une exceptionnelle opportunité de les faire dialoguer. Notre choix: un sujet, deux éclairages. En 2009, à l'occasion des 450 ans de notre institution, M^{gr} Desmond Tutu et Pascal Lamy s'exprimaient sur la mondialisation et les droits humains. En 2010, c'est Elie Wiesel et le président de la Commission européenne, José Manuel Barroso, qui échangent sur les droits humains, la mémoire et la réconciliation.

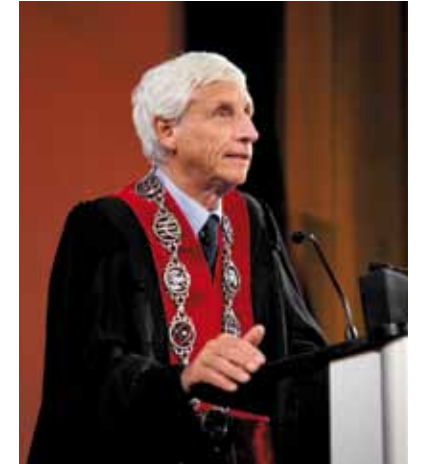
Ces prises de parole sont des moments d'exception, des rencontres improbables entre personnalités que peu de circonstances amènent à se retrouver ensemble. L'Université est un des lieux qui permet de tels croisements et qui offre la possibilité de dialogues originaux.

Honorées par notre institution, ces personnalités nous font un cadeau inestimable: le partage d'une pensée construite, argumentée. Elles nous apportent un double regard sur un même sujet, lui donnant du relief, suscitant de nouvelles réflexions. C'est un condensé symbolique d'une démarche académique.

Le cadeau qui nous est fait, nous avons souhaité le partager avec l'ensemble de la Cité en conviant à la cérémonie du *Dies academicus* le public le plus large. Mille personnes ont assisté à la cérémonie 2010: l'appel a été entendu!



Jean-Dominique Vassalli
Recteur de l'Université de Genève



Vous trouverez l'ensemble de la cérémonie sur www.unige.ch/dies.



En l'honneur du bicentenaire de la naissance de Robert Schumann, le Quatuor Terpsycordes a choisi d'interpréter des extraits des Quatuors n° 1, 2 et 3 op. 41.

Docteurs *honoris causa*

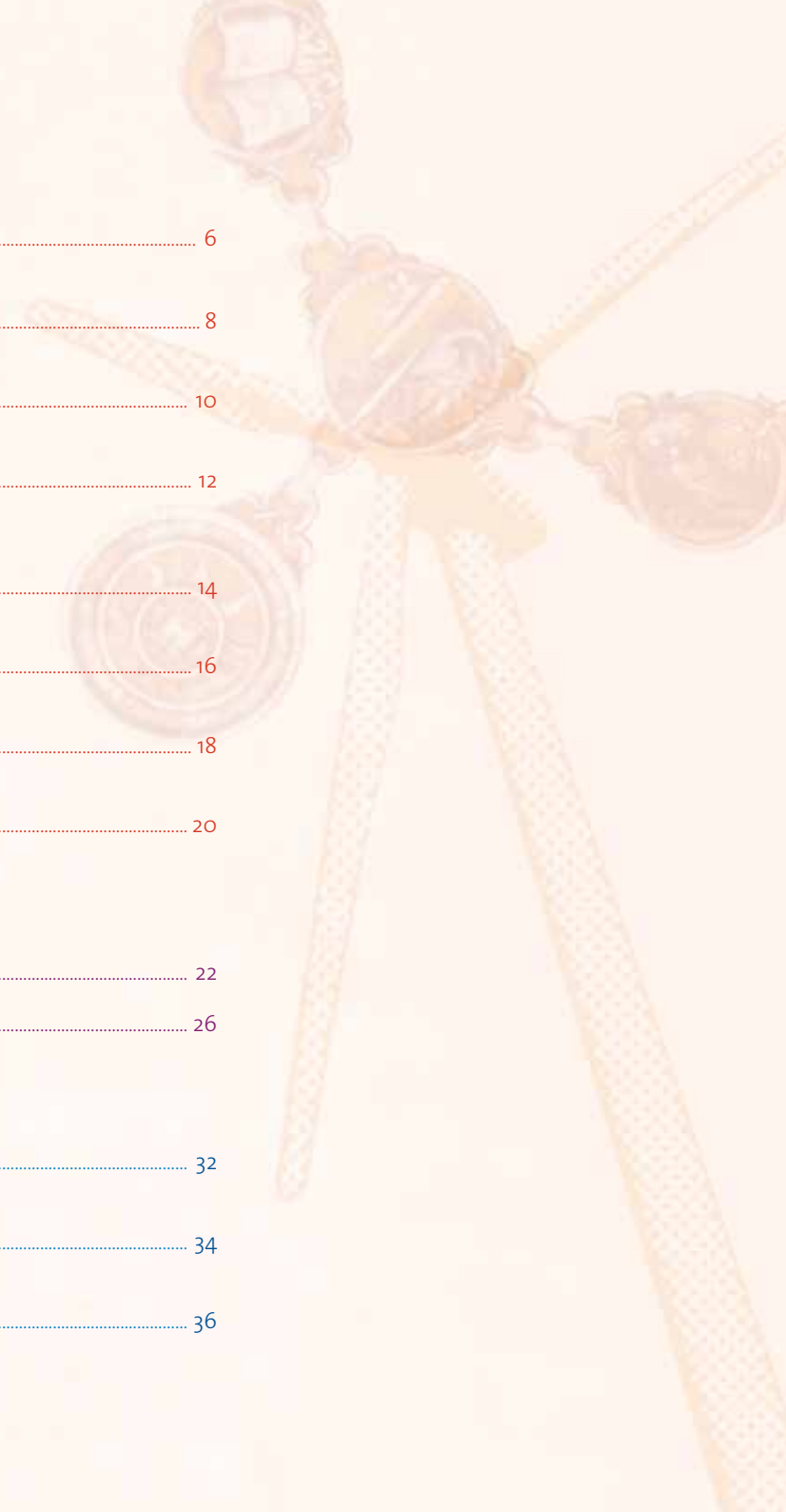
Faculté des sciences	
M ^{me} Catherine J. Cesarsky.....	6
Faculté de médecine	
M. José-Alain Sahel.....	8
Faculté des lettres	
M. Jonathan Barnes.....	10
Faculté de droit	
M. William P. Alford.....	12
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation	
M. Augusto Palmonari.....	14
Ecole de traduction et d'interprétation	
M. Jean-René Ladmira.....	16
Faculté des sciences économiques et sociales	
M. José Manuel Barroso.....	18
Université de Genève	
M. Elie Wiesel.....	20

Regards croisés

Droits humains, mémoire et réconciliation	
Allocution de M. José Manuel Barroso.....	22
Allocution de M. Elie Wiesel.....	26

Prix et médaille

Prix Latsis	
M ^{me} Violeta Seretan.....	32
Prix mondial Nessim Habif	
M. James Crawford.....	34
Médaille de l'Université	
M. Metin Arditi.....	36





M^{me} Catherine J. Cesarsky
Haut-commissaire
à l'énergie atomique

Docteurs *honoris causa*

Catherine Cesarsky, vous avez joué un rôle important dans le développement de l'astronomie moderne, tout d'abord comme scientifique de renom et ensuite comme bâtisseuse d'instruments scientifiques de pointe et bâtisseuse de ponts entre les différentes communautés scientifiques.

Catherine Cesarsky, vous êtes mondialement reconnue pour vos recherches dans plusieurs domaines centraux de l'astrophysique. Du côté des hautes énergies, vous vous êtes intéressée à la théorie de la propagation des rayons cosmiques et de leur accélération, ainsi qu'à l'émission de rayons gamma dans notre galaxie. Vous vous êtes également fortement investie dans l'astronomie infrarouge, dirigeant le développement et la construction d'Isocam, une caméra infrarouge, embarquée en 1995 sur le satellite ISO (Infra-red Space Observatory) de l'Agence spatiale européenne. L'ensemble de vos travaux scientifiques est décrit dans près de 300 publications scientifiques.

Née en France, vous avez développé votre enthousiasme scientifique au cours de vos études à l'Université de Buenos Aires où vivait votre famille. Votre diplôme obtenu, vous avez défendu une thèse de doctorat à l'Université de Harvard avant d'effectuer un séjour au prestigieux Californian Institute of Technology. En 1974, vous entrez à la Direction des sciences de la matière du CEA (le Commissariat à l'énergie atomique) où vous dirigez le Service d'astrophysique avant de vous retrouver, vingt ans plus tard, à la tête de la Direction des sciences de la matière rassemblant plus de 3000 chercheurs, ingénieurs ou techniciens travaillant dans une large gamme de domaines scientifiques recouvrant la physique, la chimie, l'astrophysique et les sciences de la Terre. Vous prendrez ensuite la direction de l'ESO (le European Southern Observatory), l'Observatoire européen austral, que vous piloterez durant huit ans (1999 et 2007), avant de devenir présidente de l'Union astronomique internationale, de 2006 à 2009. A cette fonction, vous avez grandement contribué au succès de l'Année mondiale de l'astronomie en 2009. Catherine Cesarsky, vous êtes actuellement haut-commissaire à l'Energie atomique en France.

Votre impact scientifique et politique a été maintes fois reconnu par vos pairs sous forme de récompenses prestigieuses, dont par exemple le Cospar Space Science Award du Committee of Space Research qui vous est décerné en 1998. Vous êtes membre ou membre étrangère de diverses Académies des sciences parmi les plus prestigieuses. En France,

vous avez été nommée tour à tour Chevalier de l'Ordre national du mérite en 1989, Chevalier de la Légion d'honneur en 1994, Officier de l'Ordre du mérite en 1999 et enfin Officier de la Légion d'honneur en 2004.

Catherine Cesarsky, vous avez entretenu tout au long de votre carrière un lien étroit avec les astronomes du Département d'astronomie de l'Université de Genève, apportant un soutien inconditionnel aux travaux de pointe menés dans notre institution. C'est donc avec un très grand plaisir et une grande fierté que l'Université de Genève vous décerne, D^r Catherine Cesarsky, un doctorat *honoris causa*.

Jean-Marc Triscone

Doyen de la Faculté des sciences



Catherine J. Cesarsky, Jean-Marc Triscone et Jean-Dominique Vassalli.



M. José-Alain Sahel
Professeur à l'Université
Pierre et Marie Curie

Docteurs *honoris causa*

Professeur José-Alain Sahel, l'Université de Genève honore en votre personne l'une des figures les plus éminentes du monde ophtalmologique actuel. Par cette haute distinction, l'Université vous exprime également sa gratitude pour votre contribution majeure au développement de l'un des projets scientifiques les plus importants de la Faculté de médecine.

José-Alain Sahel, vous êtes un clinicien et un chercheur conduisant des études d'une qualité exceptionnelle sur des maladies dégénératives. Vos travaux ont notamment mis en évidence un mécanisme essentiel de maintien de la vision diurne et centrale dans une approche plus globale de la neuroprotection des neurones de la rétine dont les implications thérapeutiques sont majeures.

La reconnaissance de vos qualités scientifiques ainsi que la forte dimension humaniste de votre personnalité ont conduit à votre nomination aux fonctions de professeur d'ophtalmologie à la Faculté de médecine Pierre et Marie Curie, Paris VI, et parallèlement à celle de Professor of Biomedical Sciences, à l'Institute of Ophthalmology, du University College of London. Il y a trois ans, vous avez été élu à l'Académie des sciences de l'Institut de France. Vous dirigez en outre deux importants services d'ophtalmologie parisiens.

José-Alain Sahel, vous êtes aussi un visionnaire et un bâtisseur d'exception. A ce titre, vous avez construit l'un des plus grands centres européens de recherche intégrée sur les maladies de la vision, «l'Institut de la vision», dont vous êtes actuellement le directeur scientifique. Inauguré il y a deux ans à peine, installé au cœur du prestigieux Centre national d'ophtalmologie des Quinze-Vingts, à Paris, l'Institut de la vision réunit sur un même site déjà près de 200 collaborateurs et collaboratrices, qui se consacrent à la recherche fondamentale, clinique et industrielle, pour accélérer le passage entre recherche fondamentale et recherche appliquée, découvrir et valider de nouvelles thérapeutiques ou solutions préventives, ainsi que des technologies compensatrices des atteintes visuelles. La recherche y est conduite par des approches aussi diverses que celles de la biologie du développement, du traitement de l'information, de la génétique, des recherches thérapeutiques incluant la modélisation, la définition de concepts pré-cliniques, et les développements technologiques en imagerie et chirurgie.

José-Alain Sahel,
Jean-Dominique Vassalli
et Jean-Louis Carpentier.

Nous vous sommes par ailleurs personnellement redevables. Vous avez en effet apporté une contribution essentielle à l'élaboration puis à la conduite d'un important projet de recherche genevois, visant à développer une prothèse rétinienne. Les travaux de recherche genevois et parisiens, conduits en collaboration avec des Américains, ont été menés dans un tel esprit d'harmonie, que la première chirurgicale genevoise fut suivie, quelques jours plus tard, d'une opération identique, conduite dans votre service parisien au Centre national d'ophtalmologie des Quinze-Vingts. Professeur José-Alain Sahel, vous avez ainsi grandement contribué à la concrétisation de l'un des événements importants de la médecine genevoise.

C'est donc à l'éminent clinicien et chercheur, au visionnaire de la recherche en ophtalmologie, au grand humaniste, cher professeur José-Alain Sahel, que nous octroyons aujourd'hui le titre de docteur *honoris causa* de notre Université.

Jean-Louis Carpentier
Doyen de la Faculté de médecine





M. Jonathan Barnes
Professeur à l'Université
Paris-Sorbonne

À vous, Jonathan Barnes, et à un petit groupe de vos collègues, on doit le fait que la philosophie ancienne est devenue un véritable modèle pour les autres champs de l'histoire de la philosophie. Traduits en plusieurs langues, vos travaux démontrent de façon définitive que la compréhension d'un texte philosophique est inséparable de son évaluation philosophique, de l'examen patient et combatif des arguments en faveur et à l'encontre d'une thèse donnée.

On signalera, entre autres ouvrages, *The Presocratic Philosophers*, paru à Londres en 1979, suivi de *The Toils of Scepticism*, onze ans plus tard, puis de *Logic and the Imperial Stoa*, en 1997 et enfin *Truth, etc.: Six Lectures on Ancient Logic*, en 2007.

Vos travaux philosophiques, Jonathan Barnes, portent sur des sujets aussi nombreux que variés – des différences entre les langues formelles et naturelles à la guerre juste, de l'épistémologie à la nature de la négation, de la croyance à la philosophie de Frege, le fondateur de la logique mathématique.

Votre prose éblouissante, argumentative, vigoureuse et empreinte d'un esprit tout à la fois anglo-saxon et latin est un des sommets de la prose philosophique de langue anglaise. Sa lecture procure à qui la comprend et la goûte pleinement un effet comparable à celui du meilleur champagne.

Les nombreux élèves que vous avez formés à la philosophie, que cela soit à Oxford, à Genève où vous avez enseigné durant huit ans, de 1994 à 2002, à Paris ou ailleurs, occupent, partout dans le monde, des postes dans les meilleures universités.

En 2006, vous avez écrit: «La philosophie ancienne va mal. Comme toutes les autres disciplines académiques, elle est écrasée par l'étreinte de la bureaucratie. Comme les autres champs de la philosophie, elle est infectée par les caprices de la mode. Elle souffre en outre cruellement du déclin de la philologie classique. Cette maladie est sans remède.»

En 2010, quelques-uns de vos élèves et disciples vous offrent en guise de réponse peut-être un ouvrage intitulé *Quid est veritas? Hommage à Jonathan Barnes* (Naples, Bibliopolis).

En vous conférant aujourd'hui le titre de docteur *honoris causa*, la Faculté des lettres entend honorer tout à la fois l'enseignant hors pair et le chercheur éminent, dont les travaux font autorité dans le domaine de la philosophie ancienne.

Eric Wehrli

Doyen de la Faculté des lettres



Jonathan Barnes et Eric Wehrli.



M. William P. Alford
Professeur à la Harvard
Law School

Docteurs *honoris causa*

Le professeur William Alford ne peut malheureusement pas être parmi nous aujourd'hui, et je le regrette, car j'aurais bien entendu aimé lui remettre ce diplôme en mains propres. Le recteur et moi aurons cependant ce plaisir à la fin de cette année, puisque Bill Alford passera alors une semaine entière dans notre Faculté et assistera en particulier à notre cérémonie de remise des diplômes le 9 décembre. Cette présence sera un nouveau témoignage des liens qui unissent notre institution à Harvard.

En effet, depuis plusieurs années, la Faculté de droit est liée à la Harvard Law School par un accord de collaboration soutenant un important échange d'étudiants et d'enseignants entre nos deux institutions. Cette convention permet notamment, chaque année, à deux étudiants de la Faculté de suivre des cours originaux dans cette prestigieuse université. Pour leur part, les étudiants d'Harvard profitent de la large offre en droit international de notre Faculté. Le professeur Alford a été la cheville ouvrière de cet accord outre-Atlantique.

Titulaire de la chaire Henry L. Stimson à l'Université d'Harvard, il y dirige le Centre d'études juridiques d'Asie du Sud-Est (East Asian Legal Studies). Il est également le vice-doyen chargé du Graduate Program and International Legal Studies. Grand humaniste, il préside aussi le Harvard Law School Project on Disability et est, à titre bénévole, membre du comité directeur des Special Olympics. Depuis des années, le professeur Alford, s'engage ainsi à promouvoir les droits des personnes avec handicap aux Etats-Unis, en Chine et ailleurs.

Ses liens avec la Chine datent de quelque vingt ans. Il est ainsi intervenu en qualité de conseiller du gouvernement américain, comme de nombreuses entreprises et fondations américaines. Ses domaines d'activités touchent aussi bien aux droits humains, à la propriété intellectuelle, qu'au droit du commerce international. Outre ses fonctions actuelles, il est également professeur honoraire de la Renmin University, de la Zhejiang University et de l'Institut national d'administration de la République populaire de Chine. Ce pays s'est engagé dans un processus de réforme judiciaire extraordinaire, miroir et moteur d'importantes transformations sociales et politiques – dont on espère pouvoir bientôt récolter pleinement les fruits. Le professeur Alford est un témoin privilégié de cette évolution et est considéré comme une sommité mondiale en matière de droit asiatique, dont il connaît toutes les finesses.

Auteur fécond et reconnu, il a notamment publié des ouvrages aux titres évocateurs, tels que *To Steal a Book is an Elegant Offense: Intellectual Property Law in Chinese Civilization* (1995) ou *Raising the Bar: The Emerging Legal Profession in East Asia* (2007). A ces livres s'ajoutent d'innombrables articles qui paraissent à un rythme soutenu. Sa carrière académique est donc véritablement exceptionnelle.

J'ajoute – et je suis d'autant plus désolé qu'il ne soit pas avec nous en ce moment – qu'il impressionne généralement celles et ceux qui ont le plaisir de le connaître, non seulement par sa compétence et sa gentillesse, mais aussi par son inépuisable énergie, que son intense activité de conseiller n'est pas parvenue à étouffer. Toujours à l'écoute des étudiants, il se dévoue avec passion à l'enseignement, et sa réputation de pédagogue dépasse largement les frontières des Etats-Unis.

La Faculté de droit de l'Université de Genève lui est profondément reconnaissante des liens de collaboration qu'il a tissés entre elle et la Harvard Law School. Elle est heureuse et très fière de témoigner son admiration à une personnalité marquante du droit international contemporain et de souligner combien elle partage les valeurs qu'il défend en lui conférant le grade de docteur *honoris causa*.

Christian Bovet

Doyen de la Faculté de droit



Christian Bovet.



M. Augusto Palmonari
Professeur à l'Université
de Bologne

Augusto Palmonari, professeur de psychologie sociale à la Faculté de psychologie de l'Université de Bologne, vous êtes un représentant internationalement connu dans les domaines des représentations sociales et de la psychologie des communautés. Vous avez créé le laboratoire de psychologie sociale de cette même université, laboratoire que vous avez dirigé pendant de très nombreuses années. Dans ce cadre, vous avez largement contribué à orienter l'étude des représentations collectives, au-delà des structures cognitives, vers la prise en compte des déterminants et des médiateurs de nature sociale.

Votre contribution spécifique est d'avoir démontré la multiplicité des applications de ces concepts: sur le terrain des carrières professionnelles, celui des rôles parentaux, de l'adolescence et du chômage notamment. Dans ce cadre également, vous avez formé un nombre considérable de chercheuses et de chercheurs qui assurent aujourd'hui le dynamisme de ce champ important de la psychologie. Et vous avez contribué d'une manière décisive à l'institutionnalisation de la formation professionnelle et académique des psychologues en Italie.

Professeur Palmonari, vous vous êtes fortement investi dans la constitution de réseaux scientifiques internationaux, en participant, dès les années 1970, à la création de l'Association européenne de psychologie sociale, aux côtés notamment de Henri Tajfel et Serge Moscovici, et en œuvrant à la création et au développement d'une Association internationale pour la recherche sur la psychologie des adolescents.

La qualité et la richesse de vos recherches et activités d'intervention de terrain sont confirmées non seulement par des publications influentes, mais également par de nombreux prix scientifiques, par les expertises internationales auxquelles vous avez été convié ainsi que par les associations scientifiques au sein desquelles vous exercez des responsabilités importantes.

Augusto Palmonari, vous entretenez des relations soutenues avec l'Université de Genève depuis plus de trente ans. Votre laboratoire a été associé dès 1976 aux travaux conduits par le professeur Willem Doise et ses collaborateurs de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, sur le rôle de l'interaction sociale dans le développement cognitif. Et ces échanges se sont intensifiés à partir des années 1980, dans le cadre d'une Convention signée entre les deux universités.

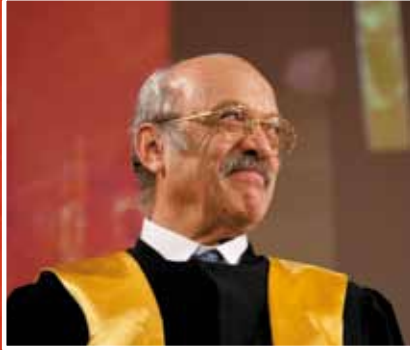
En proposant que le titre de docteur *honoris causa* vous soit conféré, Augusto Palmonari, la Faculté a voulu saluer un parcours scientifique exemplaire, voué au développement de la psychologie sociale, et plus généralement au développement d'une psychologie à la fois scientifiquement exigeante et socialement utile.

Jean-Paul Bronckart

Doyen de la Faculté de psychologie
et des sciences de l'éducation



Augusto Palmonari, Jean-Dominique Vassalli et Jean-Paul Bronckart.



M. Jean-René Ladmiral
Professeur à l'Université
Paris Ouest | Nanterre
La Défense

Docteurs *honoris causa*

Né en France, à Lisieux, dans le Calvados, professeur Jean-René Ladmiral vous avez fait vos classes préparatoires au lycée Henri IV, à Paris, puis poursuivi des études supérieures jusqu'à l'obtention de trois licences: en allemand, en philosophie et en lettres.

C'est en 1974 que vous avez soutenu votre thèse de doctorat sous la direction du professeur Paul Ricœur: Jürgen Habermas. Quatre essais sur la raison, la pratique et la technique: traduction et commentaire. A partir de ce moment, vous vous êtes peu à peu imposé comme un spécialiste de renommée internationale dans le domaine de la philosophie allemande contemporaine, notamment grâce à vos commentaires et traductions d'Habermas, d'Adorno, de Fromm, de Kant ou encore d'Heidegger.

Quant à votre intérêt pour la traductologie, il est apparu parallèlement à votre pratique de la traduction et a fait l'objet de votre habilitation à diriger des recherches, soutenue en 1995: *La Traductologie: de la linguistique à la philosophie*. Depuis la fin des années 1970, Jean-René Ladmiral, vous avez fait publier des ouvrages devenus des références pour les traducteurs et traductologues francophones, notamment dans les domaines de la communication interculturelle, de la didactique des langues et bien entendu de la traductologie.

Vos articles ont paru régulièrement dans des revues scientifiques telles que *Meta*, *Le Journal du traducteur*, *TTR*, *SEPTET*, *Palimpsestes*, *Traduire* et la *Revue française de la traduction*. Plusieurs colloques et manifestations scientifiques vous ont également été consacrés. Professeur invité dans de nombreuses universités, notamment à Sarrebruck, Alger, Beyrouth et Ottawa, vous avez enseigné pendant une année à l'Ecole de traduction et d'interprétation de Genève. Président et fondateur de plusieurs centres de recherche, vous êtes à présent directeur du Cratil (Centre de recherche appliquée sur la traduction, l'interprétation et le langage), professeur de traductologie à l'ISIT ainsi que professeur honoraire à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

Pour autant qu'il soit possible de la résumer en quelques mots, votre théorie de la traduction se fonde sur l'idée que la traductologie n'est pas seulement une philosophie, mais également une «science clinique» au service des traducteurs.

Rappelons tout de même, Jean-René Ladmiral, que vous êtes le créateur du célèbre clivage sourciers-ciblistes, qui a profondément marqué le monde de la traductologie. Grâce à votre « quatrain traductologique », qui permet d'organiser les théories de la traduction en quatre temps, vous avez permis de classer les recherches contemporaines selon l'objet et la méthodologie de la recherche. Enfin, force est de constater qu'un de vos héritages majeurs est votre perception de la traductologie comme une interdiscipline au carrefour entre linguistique, psychologie cognitive, épistémologie et philosophie.

C'est donc avec une grande fierté que l'Université de Genève vous décerne un doctorat *honoris causa*.

Lance Hewson

Doyen de l'Ecole de traduction
et d'interprétation



Jean-René Ladmiral
et Lance Hewson.



M. José Manuel Barroso
Président de la Commission européenne

Docteurs *honoris causa*

José Manuel Durao Barroso, l'Université de Genève est fière que vous, président de la Commission européenne, soyez au nombre de nos alumni. Vous avez en effet séjourné cinq ans à Genève pour parfaire votre formation au Département de science politique en tant qu'étudiant, puis assistant (1982-1985), ainsi qu'à l'Institut européen.

C'est le jour de la rentrée académique de 1979/80 que vous êtes, jeune étudiant portugais, boursier de la Confédération, diplômé en droit de l'Université de Lisbonne, venu vous présenter au directeur du Département de science politique, le professeur Dusan Sidjanski. Quel était le motif de votre choix de l'Université de Genève? Sans doute l'enseignement de la science politique de pointe appliqué à l'intégration européenne ainsi que l'attrait exercé par le grand Européen qu'est Denis de Rougemont.

Vous avez obtenu brillamment deux diplômes supérieurs: celui d'études approfondies en science politique pour votre «système politique portugais face à l'intégration européenne», et le diplôme d'études européennes pour «Les processus de démocratisation – cas portugais».

Dès 1986, votre destin politique se dessine. Vous renoncez à la bourse de jeune chercheur du FNSRS et aux études de doctorat à l'Université de Georgetown pour rentrer au Portugal et assumer des mandats électifs et gouvernementaux. Vous serez secrétaire d'Etat aux Affaires européennes, président de la Commission des affaires étrangères, ministre des Affaires étrangères avant d'assumer les responsabilités de premier ministre.

Tout au long de votre carrière exceptionnelle, vous cultivez des liens avec Genève, à la fois intellectuels et affectifs: c'est la ville où vous avez épousé Margarida Sousa Uva et qui a vu naître votre fils Luis. Fidèle à votre vocation académique, vous enseignez à Georgetown et dirigez le Département des relations internationales de l'Université Lusitana de 1995 à 1999. Vos cours, séminaires et conférences à Genève, à l'Université et au Centre européen de la culture, ne se comptent pas, de même que vos contributions aux ouvrages collectifs dont le plus récent: *Le Dialogue des cultures à l'aube du XXI^e siècle. Hommage à Denis de Rougemont*.

Depuis 2004, vous êtes élu à la tête de la Commission européenne puis réélu en 2009. En pleine crise financière, vous entreprenez de doter l'Union d'une réglementation financière tout en veillant à préserver le

«modèle social européen». Vous lancez la politique commune énergie-climat ainsi que des projets éducatifs tels que Pollen et Fibonacci qui ont pris le relais de La main à la pâte, conçu par Leon Lederman et Georges Charpak.

Attaché aux valeurs et aux principes de notre culture et nourri d'une riche expérience, vous êtes le garant du développement de la méthode communautaire et du rôle moteur de la Commission européenne. Sous vos mandats, l'Union européenne est devenue un acteur global. Votre vision du rôle de l'Europe est pour nous, Suisses et Européens, le meilleur gage de notre avenir commun.

Je suis donc très honoré de pouvoir vous remettre votre diplôme de docteur *honoris causa* de notre Université.

Jean-Dominique Vassalli

Recteur de l'Université

Au nom de la Faculté des sciences économiques et sociales



Le président de la Commission européenne, José Manuel Barroso, la conseillère fédérale, Micheline Calmy-Rey, et, au second plan, l'ambassadeur de Suisse auprès des Nations unies, Dante Martinelli.



M. Elie Wiesel
Prix Nobel de la paix
en 1986

Elie Wiesel, permettez-moi tout d'abord de vous dire que je suis très honoré de vous accueillir dans notre Université, et que j'y vois une certaine logique. En effet, je pense que mille et un fils ténus vous lient à l'Esprit de Genève.

Il y a bien sûr votre indéfectible engagement humanitaire, cohérent, constant, qui vous pousse, d'une part, à dire l'indicible pour mieux le combattre, d'autre part, à être un défenseur inconditionnel de la liberté et de la paix.

Pour cet engagement, vous avez reçu le Prix Nobel de la paix. En 1986, lors de la cérémonie, vous avez ces mots: «Thank you for building bridges between people and generations. Thank you, above all, for helping humankind make peace its most urgent and noble aspiration.»

Suite à ce Prix Nobel, vous créez, avec Marion, votre épouse, la Fondation Elie Wiesel pour l'humanité, fondation dont la mission est de combattre l'indifférence, l'intolérance et l'injustice. Vos différents programmes suscitant le dialogue, la réflexion sur l'éthique et l'éducation, s'adressent tant à des dirigeants qu'à des jeunes, voire à des enfants. A ce propos, interpellant des jeunes sur votre site, vous leur demandez ce que serait l'éducation sans sa dimension éthique?

Votre engagement est forcément inaltérable, puisqu'il est ancré dans la fidélité à la mémoire de vos proches, emportés dans la tourmente de l'Holocauste: une mère, un père, une petite sœur... C'est dans *La Nuit*, votre premier texte littéraire, que vous parvenez, enfin, à dire l'indicible, les doutes, la vie, la survie d'un adolescent, vous-même, dans les camps de la mort. Ecrit en 1958 seulement, en yiddish, il sera le texte fondateur de votre œuvre. Et vous écrivez d'ailleurs, dans la préface de la réédition de 2007: «Si de ma vie je n'avais eu à écrire qu'un seul livre, ce serait celui-ci.»

A Genève, comme ailleurs, vous avez un lectorat fidèle qui a lu vos romans, vos essais, vos témoignages, des jeunes ont joué dans vos pièces de théâtre.

Vous avez reçu de nombreuses distinctions pour vos livres, dont le Prix Medicis en 1968 pour *Le Mendiant de Jérusalem*, le Prix du Livre Inter en 1980 pour *Le Testament d'un poète juif assassiné*... Et dans votre dernier ouvrage *Otage*, on retrouve le poids des mots, l'amour de la liberté et de la paix aux prises avec les abysses de la violence des hommes.

Je l'ai dit précédemment, l'enseignement me tient à cœur. Et vous, journaliste, écrivain, vous avez toujours eu la passion de la transmission qui vous a mené naturellement à l'enseignement. Vous avez été professeur dans plusieurs universités, dont la City University de New York, celle de Yale et enfin celle de Boston, où vous enseignez en qualité de Professor in Humanities depuis 1976. Dans cette université, vous êtes également membre du Département des religions, et de celui de philosophie. A Paris, vous avez créé l'Institut universitaire d'études juives Elie Wiesel offrant ainsi un pôle de recherches scientifiques juives. Le particulier vous menant toujours à l'universel, vous présidez également l'Académie universelle des cultures, qui se préoccupe de métissage des cultures et de lutte contre toutes les formes d'intolérance.

Le 10 décembre 1986, à Oslo, vous disiez encore: «Silence encourages the tormentor, never the tormented. Sometimes we must interfere. When human lives are endangered, when human dignity is in jeopardy, national borders and sensitivities become irrelevant...» En cela, vous rejoi- gnez certainement une figure emblématique de Genève, celle d'Henry Dunant.

On l'aura compris, les nombreux prix, les innombrables doctorats *honoris causa*, et autres honneurs, sont pour vous autant d'occasions de mettre en lumière votre engagement, de dire vos convictions. C'est donc pour moi un grand privilège de vous accueillir en ces lieux afin de vous décerner le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Genève, et de vous donner la parole dans quelques instants.

Jean-Dominique Vassalli
Recteur de l'Université



Elie Wiesel et Jean-Dominique Vassalli.





Droits humains, mémoire et réconciliation

Allocution de M. José Manuel Barroso

Monsieur le Recteur, Professeurs, Excellences, Mesdames et Messieurs, je remercie chaleureusement l'Université de Genève de m'avoir invité parmi vous aujourd'hui. Je suis très heureux de partager la remise de ce doctorat *honoris causa* avec d'éminentes personnalités, venant de très prestigieuses institutions de France, d'Italie et des Etats-Unis. Je remercie particulièrement le Recteur, Monsieur Vassalli, et l'Université de Genève, de me faire partager ce moment avec Elie Wiesel. Je suis heureux, aussi, parce que l'Université de Genève occupe une place très particulière dans ma vie et dans mon cœur. Avec ma femme, j'y ai fait de grandes rencontres – Denis de Rougemont, grand Européen, et mon professeur et très cher ami, Dusan Sidjanski, avec qui j'ai gardé des liens personnels très étroits depuis.

C'est aussi à l'Université de Genève que, étudiant, puis assistant au Département de science politique, j'ai décidé, non seulement de me marier avec Margarida, mais aussi d'épouser l'Europe!

En débarquant à Genève – c'était en 1979 –, j'avais dans mes bagages intellectuels et politiques mon vécu personnel sous un régime de dictature, qui a duré jusqu'en 1974. Cette expérience a déterminé mon combat pour la démocratie. Elle a déterminé mon engagement européen. Parce que, pour moi, les deux se confondent. J'ai toujours vu dans l'Europe la traduction d'un des plus beaux mots de la langue des hommes: le mot de liberté.

Dans son discours fondateur du 9 mai 1950, Jean Monnet dit: «L'Europe n'a pas été faite. Nous avons eu la guerre.» Il n'y aurait jamais eu de construction européenne sans une aspiration existentielle à la paix. Mais aussi à la démocratie, à la liberté et au respect des droits de la personne humaine, qui en sont les conditions. L'idée même d'Europe, l'existence même de l'Europe unie, est la réponse à l'expérience des poisons ultimes du nationalisme. A l'expérience de la négation ultime de l'Autre. A l'expérience de la barbarie ultime que l'Europe a connue pendant la Seconde Guerre mondiale.

C'est pourquoi notre thème de réflexion d'aujourd'hui – «mémoire et réconciliation» – s'applique parfaitement à l'Europe. La réconciliation a été le motif et la justification politique première de la création de la Communauté européenne. La réconciliation se fortifie avec le temps. La mémoire, elle, doit s'entretenir. Pour une raison que, cher Elie Wiesel, vous avez parfaitement cernée: «Ceux qui ne connaissent pas leur histoire s'exposent à ce qu'elle recommence.»

Pour que la réconciliation soit possible et viable en Europe, il fallait qu'elle puise sa force dans des valeurs communes et qu'elle repose sur le droit. Les valeurs comme garantie du respect des diversités, de la solidarité et de la cohésion. Le droit comme rempart contre la loi du plus fort et comme garantie de l'égalité des Etats membres, petits ou grands.

Voilà ce qui a fait de l'Union européenne l'expérience d'intégration économique et politique la plus importante jamais réussie au monde.

Depuis le premier jour, la Communauté européenne, aujourd'hui l'Union européenne, s'est ancrée dans un socle de libertés. Les droits de l'homme, la démocratie et l'Etat de droit sont des valeurs essentielles pour nous.

Les droits fondamentaux doivent être effectifs. Ils doivent être protégés. Il faut donc à la fois les affirmer et les faire respecter. Depuis le 1^{er} décembre 2009, nous avons le bon instrument. Ce bon instrument, c'est la Charte des droits fondamentaux.

Pendant mon premier mandat de président de la Commission européenne, je me suis battu sans relâche en faveur du Traité de Lisbonne. Une des raisons pour lesquelles je l'ai fait, c'est que le traité consacre une conquête politique historique de l'Europe: la Charte des droits fondamentaux.

Cette charte est une avancée vraiment décisive des libertés civiques et des droits fondamentaux dans l'Union, y compris des droits économiques et sociaux. Car elle rend ces libertés et ces droits juridiquement contraignants pour l'Union et pour ses Etats membres.

Concrètement, cela veut dire que les institutions européennes doivent respecter la Charte des droits fondamentaux dans leurs actes législatifs. Et que les Etats membres aussi doivent respecter la Charte lorsqu'ils transposent et mettent en œuvre le droit européen.

La charte est entrée en vigueur en même temps que le Traité de Lisbonne, dont elle partage la même valeur juridique. C'est dire notre degré d'ambition politique: l'engagement de l'Union européenne en faveur des droits fondamentaux est gravé dans le marbre.

La Commission européenne joue un rôle central dans cette ambition et dans cet engagement. Elle doit veiller à la compatibilité des lois nationales de transposition avec la charte, au respect des droits fondamen-

taux dans le contexte des politiques de l'Union. Cette compétence est consubstantielle de la construction européenne. Car depuis que les institutions européennes existent, la Commission est la gardienne des traités de l'Union européenne. Et je tiens à le dire: la Commission fera tout ce qui est en son pouvoir pour défendre les principes du droit, notamment celui de la non-discrimination.

L'Union s'apprête aussi à franchir un pas historique supplémentaire – et complémentaire – en adhérant à la Convention européenne des droits de l'homme. La Commission travaille à cette adhésion en collaboration avec les Etats du Conseil de l'Europe. Je suis convaincu que la Suisse, dont on connaît bien la tradition dans ce domaine, jouera comme toujours un rôle constructif dans ces négociations.

Mesdames et Messieurs, la vision très élevée que l'Europe a des droits de l'homme à l'intérieur trouve aussi son prolongement dans ses relations extérieures. Quand je représente l'Union européenne à un sommet avec un pays partenaire, je m'attache à utiliser nos outils pour encourager la démocratie et le respect des droits de l'homme. Quand nous entretenons des dialogues politiques avec certains pays tiers, les questions des droits de l'homme, de la liberté d'expression, de la liberté de la presse occupent une place de choix. Eh bien, je peux vous dire que ce dialogue est parfois plus franc que ne le voudraient les usages diplomatiques!

Il ne s'agit pas de donner des leçons à quiconque, ni de s'ériger en modèle. Il n'empêche que l'Europe, parce qu'elle vient d'où elle vient, est un extraordinaire laboratoire d'une réconciliation et d'un partenariat fondés sur les principes du droit. Et cette idée peut être un formidable encouragement pour tous ceux qui se battent pour les libertés dans le monde.

Mesdames et Messieurs, l'Europe est fière de ses principes et valeurs mais, je ne vous le cache pas, le climat politique actuel en Europe me préoccupe. Aux quatre coins de l'Union, certains courants politiques exploitent sans vergogne la crise économique actuelle pour provoquer des réflexes de repli national, voire nationaliste, et même identitaire. Ils l'utilisent pour contester les valeurs qui cimentent notre continent et notre projet commun – l'humanisme, l'ouverture, le respect de la diversité et la tolérance.

Il faut défendre l'identité, mais pas l'idée d'une identité qui s'oppose aux autres. Comme le dit l'écrivain Romain Gary, «le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres».

Pourquoi laisser à penser que c'est par des solutions simplistes que l'on peut résoudre des problèmes politiques, économiques et sociaux d'une extrême complexité? Pourquoi faire croire que dans un contexte de mondialisation, le retour à la «case nationale» est une réponse viable ou, pire encore, la solution à tout? Et surtout, pourquoi ajouter aux difficultés réelles des Européens des tensions alimentées par des discours teintés de populisme qui accusent «l'Autre», «l'Etranger», de tous les maux?

Je le dis et je le redirai toujours: le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie, l'antisémitisme et l'intolérance n'ont pas leur place en Europe. Ils sont contraires à nos valeurs. Contraires au sens même de notre projet de vie commune. Contraires au destin partagé que nous avons choisi. Alors il faut que nous soyons tous très vigilants. Et que nous sachions défendre notre construction de libertés et de droits. Porter notre mémoire collective européenne, ce n'est pas un gadget dépassé! C'est le devoir de tout citoyen européen du XXI^e siècle qui est attaché à la démocratie.

Le philosophe Edmund Husserl a prononcé en 1935 une phrase qui reste plus que jamais d'actualité: «Europas größte Gefahr ist die Müdigkeit. Kämpfen wir gegen diese Gefahr der Gefahren als «gute Europäer» in jener Tapferkeit.» «Le plus grand danger pour l'Europe, c'est la lassitude. Luttons avec tout notre zèle contre ce danger des dangers, en bons Européens.»

N'oublions pas notre mémoire. Ne prenons rien pour acquis. Qui pourrait se lasser des libertés que nous avons si durement et chèrement conquises?

Dans ma position à la Commission européenne, institution qui représente l'intérêt général européen, je ne peux qu'appeler vigoureusement à l'esprit de responsabilité de chacun – citoyens, société civile, intellectuels et responsables politiques.

En ces temps difficiles de crise matérielle, je suis convaincu que les valeurs qui nous ont permis tant de réalisations et tant de conquêtes n'ont jamais été aussi nécessaires.

Merci.

José Manuel Barroso
Président de la Commission européenne





Droits humains, mémoire et réconciliation

Allocution de M. Elie Wiesel*

Monsieur le Recteur, Messieurs les Doyens, amis nouveaux docteurs *honoris causa*, Mesdames et Messieurs, une petite histoire:

Dans ma petite ville, un jour d'hiver, le père essaie de réveiller son petit garçon et lui dit: «Ecoute, il est temps qu'on aille à la maison de prières et d'études.» Mais le petit garçon ne veut pas se lever. Le père insiste et finalement le petit garçon se lève et le suit. En allant donc à cette maison-là, tout d'un coup le petit garçon s'arrête car il voit une pièce de monnaie, une pièce d'argent, ou d'or, dans la neige et il la ramasse. Le père dit: «Tu vois, mon petit, si tu te lèves tôt, tu trouves une pièce de monnaie.» Le petit répond: «Mais papa, le type qui l'a perdue s'est levé plus tôt encore.»... C'est logique.

Moi, je me suis levé tôt ce matin, à l'heure de New York finalement, pour venir ici et vous dire merci. Merci d'abord de m'avoir décerné ce grand honneur. C'est un grand honneur d'être docteur *honoris causa* de cette prestigieuse Université. Et je voulais aussi vous dire que c'est bien d'être avec vous, mes amis, qui recevez ce doctorat.

Vous m'avez demandé, Monsieur le Recteur, d'offrir une sorte de regard croisé avec mon nouvel ami, le Président Barroso. J'ai un problème, je suis d'accord avec pas mal de choses que vous avez dites Monsieur Barroso! Donc, en fait, je n'ai pas d'arguments contre... oui, je suis pour la liberté!

Cela dit, je vous dirai quand même des choses, pourquoi je me sens ému. Moi, je pense que la vie n'est pas faite d'années mais de moments. Certains sont des moments privilégiés, et celui-ci en est un. Pourquoi? Parce que c'est la Suisse. Je dois vous dire ma sincérité et ma vérité. Pendant très longtemps, j'avais des problèmes avec la Suisse. J'avais des problèmes parce que pendant la guerre, dans les années 1937-38-39, la Suisse, à mon avis, n'était pas à la hauteur de mes idéaux pour un grand peuple, comme ce petit peuple suisse devrait l'être. Et deuxièmement, finalement vous êtes neutres. Monsieur le Recteur, vous avez cité, vous m'avez cité, dans mon discours du Nobel, où j'ai parlé du silence, et aussi du silence interdit. Mais j'ai aussi ajouté que la neutralité n'aide jamais la victime, elle n'aide que l'agresseur. Personnellement, je suis contre la neutralité. Je dis ça, bien que je sache, n'est-ce pas, ce que ça veut dire, qu'il y a une différence entre un être, un individu, et un gouvernement. Le pouvoir a d'autres exigences. Donc, en politique, la neutralité est envisageable, en philosophie non. Certainement pas en philosophie morale, qui est la discipline que j'essaie d'enseigner.

Oh, bien sûr, je me souviens. Je me souviens de choses que vous ne pouvez pas oublier, que vous ne devez pas oublier; la mémoire est ce qui détermine l'humanité de l'être humain.

Il y a des années, j'avais publié un roman qui s'intitule *L'Oublié*. C'est un roman sur l'Alzheimer. C'est le roman le plus triste, le plus désespérant que j'ai écrit. J'ai décrit le malade comme un livre. On arrache une page tous les jours et puis il n'y a plus de page, il n'y a que la couverture. Et moi, je me disais: «Mais ça peut arriver, peut-être, qu'une génération entière soit frappée d'Alzheimer. Et alors que ferons-nous?»

Car je peux vous dire, pas toutes les victimes, mais beaucoup de morts, qui sont allés à leur mort, nous ont laissé une sorte de testament: «N'oubliez pas, n'oubliez pas...». Car si je dis n'oublions pas, c'est parce que je ne veux pas que mon passé devienne l'avenir de nos enfants. Et si nous oublions, l'oubli en soi pourrait être une tragédie, à un certain niveau, égale à la tragédie elle-même. Donc, j'exige qu'on se souvienne.

Mais, bien sûr, la mémoire aussi est spéciale. C'est comme tout le reste, c'est comme l'amour, c'est comme l'argent, tout dépend de ce qu'on fait avec. L'amour, c'est noble, c'est grand, ça élève l'être humain, mais on peut en faire aussi quelque chose de rien, de laid.

La mémoire aussi, on peut l'enlaidir. Je vous donnerai un exemple. Le président Clinton m'avait envoyé deux fois dans les pays des Balkans. J'étais là pendant la guerre. Et moi, je me suis promené, littéralement, d'une baraque à l'autre dans le camp de réfugiés, d'une maison à l'autre dans le petit village, et je demandais à ces gens-là: «Pourquoi est-ce que vous haïssez vos voisins, pourquoi est-ce que vous les tuez?» Il y a des gens qui me disaient: «Pourquoi? Parce qu'il y a trois cent cinquante-neuf ans son grand-père a violé ma...» C'est parce qu'il se souvenait qu'il est devenu cruel. Donc, même la mémoire a ses limites et aussi ses résonances.

La mémoire a son propre langage, sa propre profondeur, ses propres secrets, son propre univers. Donc il faut aussi essayer de la protéger. Pendant ce voyage-là, à un certain moment, j'ai exigé, j'ai demandé, j'ai réclamé à ces victimes, ces familles, de me raconter leurs histoires. Et chaque personne que j'ai interrogée a commencé à me raconter des histoires de viol, de meurtre, de torture et jamais, jamais ces individus n'ont réussi à achever leur récit. J'avais interrogé certainement une centaine de personnes, sinon plus. Mais aucune n'a achevé le récit. Pourquoi? Parce

que toutes ont éclaté en pleurs. Et, à un certain moment, je me disais peut-être est-ce la mission que j'ai assumée. D'achever leur récit, peut-être... Non, je ne peux pas, je n'ai pas le droit. Non, je me disais, peut-être est-ce mon rôle de collecter leurs larmes et d'en faire mon message. Je suis revenu avec leurs larmes. Ma génération ne pleurerait pas pendant, on n'avait pas de larmes. Après la guerre, après 1945, en venant en France, nous étions 400 gosses, il nous fallait apprendre à pleurer. C'était pour nous le premier défi, pleurer.

Bon, maintenant, parlons un peu de réconciliation quand même. J'y crois. Ecoutez, si Israël a pu faire la paix avec l'Allemagne, ne croyez-vous pas qu'Israël serait capable, sera capable de faire la paix avec son voisin? J'étais celui qui a fait se rencontrer pour la première fois un premier ministre israélien, Ehud Olmert, avec Mahmoud Abbas. C'était lors d'une conférence des lauréats Nobel, c'est devenu ma spécialité, je fais ça souvent. Je l'ai fait avec le roi Abdallah de Jordanie, à Petra. J'avais invité Monsieur Barroso, il n'a pas pu venir. Les deux, là encore, en s'embrassant, ont eu les larmes aux yeux. Et nous aussi. Je me suis tourné vers ma femme et j'ai dit: «Marion, tu sais, maintenant je crois que c'est possible.» Et je crois que, maintenant encore, je suis confiant, je pense que c'est possible, parce qu'on n'a pas le choix, ça suffit. Et je pense aussi que le président Obama, que je connais, qui est quelqu'un de très sincère, intègre, un homme d'une sensibilité extraordinaire, s'y investit de tout son cœur. Donc espérons que, lorsque vous aurez la prochaine réunion de ce genre, il y aura déjà la paix entre Israël et les Palestiniens.

Et le pardon là-dedans? Parfois, on me pose la question: est-ce que je pardonne, moi, ou non? Qui suis-je? Personne ne m'a autorisé à être «le» représentant des morts; eux seuls ont ce droit, et les morts... Cela dit, j'étais invité, en 2000, à prononcer un discours devant le Bundestag, qui a quitté Bonn pour Berlin. J'ai donc fait mon discours, certains d'entre vous me connaissent un petit peu, je parle calmement, avec douceur si je peux, je ne me fâche pas, je n'élève pas la voix, mais j'ai dit des choses que je pensais que le représentant du peuple allemand devait entendre. A la fin, je me suis tourné vers le président Johannes Rau, je lui ai dit: «Monsieur le Président, l'Allemagne a beaucoup fait pour mon peuple, l'Allemagne a aidé d'abord les réfugiés, les survivants, elle leur a donné de l'argent, puis aidé autrement Israël. Il y a une chose que vous n'avez pas encore faite, vous n'avez jamais demandé pardon au peuple juif. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?» Je ne sais pas comment c'est arrivé,

mais une semaine plus tard, il a pris l'avion, il est parti à Jérusalem, au Parlement, à la Knesset, il a demandé officiellement pardon au peuple juif. Ça m'arrive rarement de penser que mes paroles, parfois, rarement, ont un certain poids. Mais ce jour-là, j'étais content de moi-même.

Autrement, qu'est-ce que j'ai appris de tout ça, qu'est-ce que j'ai appris de ma vie? D'abord, ne jamais humilier qui que ce soit. On n'est pas là pour s'humilier les uns les autres. Et surtout pas ceux qui ont besoin de nous. Je parle de petits enfants, je parle de vieillards et je parle aussi des étrangers. L'étranger n'est pas mon ennemi. L'étranger, c'est un passeur d'idées, d'histoire, de mémoire. Et donc, moi, j'adore les étrangers, j'adore les mendiants, qui sont là, la main ouverte en disant: «Ah, donne-moi ce que vous êtes et ce que vous avez car nous avons besoin de toi.» Eh bien, l'étranger, donc, doit être celui que je respecte parce qu'il est l'Autre. Je respecte l'autre humain en l'Autre. Digne de ma confiance et même, peut-être, de mon amitié.

Pour conclure, je vais vous lire en fait une sorte de credo. C'est pour vous. Ce que j'ai fait moi de mes années. Car vous savez que Victor Hugo à l'âge de 74 ans tout d'un coup a écrit: «Ah, je n'ai pas encore commencé.» Moi, j'ai 82 ans, et parfois moi aussi je me dis que je n'ai pas encore commencé! Donc je me suis dit qu'un jour il faut quand même que je me dise à moi-même: «Qu'est-ce que j'aurais voulu vraiment dire?» J'ai écrit tant de livres...

«J'appartiens à une génération qui s'est souvent sentie abandonnée de Dieu et trahie par l'Humanité. Et pourtant, je crois qu'il nous incombe de nous séparer ni de l'un ni de l'autre. Etait-ce hier ou autrefois que certains parmi nous comprenaient que des êtres humains pouvaient atteindre la perfection dans leur cruauté. Que pour les tueurs, c'était humain d'être inhumain. Devrions-nous donc tourner le dos à l'Humanité tout entière? Telle quelle? Je crois que les réponses nous appartiennent, toujours. Et le choix aussi. Chaque jour, il nous incombe de choisir entre la violence des adultes et le sourire des enfants. Entre la haine et la noblesse de s'y opposer. Entre infliger souffrance et humiliation à notre semblable et le sens de la solidarité et de l'espoir qu'il mérite. Je sais – je parle d'expérience – que même dans les ténèbres il est possible



de créer la lumière et de faire des rêves exaltants de compassion. Qu'il est possible de se vouloir libre, de revigorer les idéaux de liberté. Même à l'intérieur des prisons, même en exil, l'amitié existe pour devenir ancre. Une minute avant de mourir, l'être humain est encore immortel.

Autrement dit, je crois en l'homme malgré les hommes. Je continue à croire en le langage, en le langage humain, bien qu'il demeure meurtri, déformé, perverti par l'ennemi. Je continue à m'accrocher aux mots car il nous appartient d'en faire des moyens indécents ou au contraire des véhicules de compassion et de compréhension. A nous de choisir encore, de nous en servir, pour maudire ou pour guérir, pour qu'ils apportent la bonté et le confort ou, au contraire, le malaise. A la limite, c'est nous qui décidons s'ils deviennent des glaives ou des offrandes de paix. S'ils apportent le désespoir ou la foi. Oui, j'appartiens à une génération qui a appris que quelle que soit la question, la résignation et l'indifférence n'en constituent pas la réponse. J'appartiens à une génération qui a une passion, la passion du savoir, la passion de l'éducation, de l'enseignement, autrement dit du partage. C'est ainsi le sens de lire un livre, d'écouter un cours ou de participer à une aventure qu'est la lecture. Une histoire sur le désespoir devient donc une histoire contre le désespoir.

Et pour conclure, on se réfère toujours à Albert Camus dans *La Peste*. A la fin de *La Peste*, qui symbolisait la guerre, à la fin, le docteur Rieux, le personnage central, se dit: «Oh, bon, tout ça, la cendre, la destruction, partout... Et pourtant, disait-il, il est plus en l'homme de célébrer l'homme que de le dénigrer.»

Donc aujourd'hui, en ce moment, nous célébrons ensemble le bon sens, l'humanité, qui est un devoir, un défi mais une grande promesse.

Merci.

Elie Wiesel

Prix Nobel de la paix en 1986

*Cette allocution a été improvisée.



Elie Wiesel
et José Manuel Barroso
à Uni Dufour.



M^{me} Violeta Seretan
Maître-assistante à
l'Université de Genève

Prix Latsis

Le Prix Latsis récompense cette année un travail de thèse de très haute qualité dans le domaine de la linguistique informatique, travail intitulé «Collocation Extraction Based on Syntactic Parsing», ou, en français, «Extraction de collocations à partir d'une analyse syntaxique». Effectué sous la direction du professeur Eric Wehrli à la Faculté des lettres, il porte sur un problème d'actualité en traitement automatique des langues, à savoir le traitement des collocations.

Tout comme moi, vous allez sans doute vous demander de quoi il peut bien s'agir? Je vous l'assure, rien à voir avec les colocs chères à nos jeunes en mal de logements. Par collocation, on entend un groupement conventionnel de mots qui, ensemble, prennent une signification spécifique, que l'on ne peut d'ailleurs souvent pas traduire littéralement. Ainsi, la collocation anglaise «to meet a requirement» ne se traduit pas par «rencontrer une exigence» mais par «satisfaire une exigence». De même, la collocation française «gros fumeur» ne se traduit pas par «fat smoker» mais par «heavy smoker». Ces exemples illustrent l'enjeu que représentent les collocations pour la traduction.

Alors qu'une grande majorité des travaux récents sur les collocations repose sur des approches purement statistiques, la thèse de Violeta Seretan propose une approche mixte, combinant de manière originale et optimale, grammaire et statistiques. Elle a développé un système informatique d'extraction de collocations qui comprend notamment des filtres statistiques, qui sélectionnent les meilleurs candidats parmi toutes les cooccurrences extraites, et un concordancier permettant aux lexicographes de visionner dans son contexte grammatical chacune des collocations extraites.

Ce travail a donné lieu à de nombreuses publications et présentations dans quelques-unes des meilleures conférences internationales du domaine. Violeta Seretan, vous vous êtes ainsi imposée comme une référence incontournable dans les domaines de l'extraction terminologique et du traitement informatique des collocations.

Je suis heureux qu'un prix aussi prestigieux que le Prix Latsis couronne les travaux d'une brillante chercheuse qui fait honneur à l'Université de Genève. Et je vous félicite très chaleureusement.

Jean-Dominique Vassalli
Recteur de l'Université





M. James Crawford
Professeur à l'Université
de Cambridge

Prix mondial Nessim Habif

Comme tous les quatre ans, notre Institut est appelé à désigner le lauréat du Prix Mondial Nessim Habif. Son choix s'est porté sur le professeur James Crawford, qu'il souhaite honorer pour son insigne contribution au domaine du droit international.

Professeur Crawford, vous êtes le titulaire de la chaire Whewell et directeur du Lauterpacht Centre à l'Université de Cambridge. Parmi bien d'autres fonctions, vous avez été membre de la Commission du droit international des Nations unies, représenté des parties devant la Cour internationale de la justice et siégé dans des tribunaux arbitraux internationaux.

Votre contribution au développement du droit international est triple. Dans le domaine de la création d'Etats, votre apport a été d'une importance considérable, notamment pour gérer les défis posés par la dissolution de l'URSS et de l'ex-Yougoslavie, ainsi que nombre de cas délicats en matière de création d'Etats.

En votre qualité de rapporteur spécial de la Commission du droit international des Nations unies sur la responsabilité de l'Etat pour fait internationalement illicite, vous avez achevé brillamment un processus de codification, amorcé plusieurs décennies auparavant, qui a doté ce domaine d'un régime clair.

Enfin, parce que vous êtes un universitaire brillant et un grand praticien, vous avez contribué à confirmer l'importance du droit international comme domaine de la pratique juridique et, par là, à y intéresser toujours davantage les nouvelles générations de juristes.

Philippe Burin

Directeur de l'Institut de hautes études internationales
et du développement



Charles Beer, conseiller d'Etat chargé du Département de l'instruction publique, de la culture et du sport, Guy Mettan, président du Grand Conseil et Dominique Belin, président de l'Assemblée de l'UNIGE (de droite à gauche).

Médaille de l'Université

Né à Ankara en 1945, Metin Ardit, vous arrivez en Suisse à l'âge de 7 ans pour y suivre votre scolarité. Après des études de génie atomique à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), vous apprenez le métier des affaires à l'Université de Stanford aux Etats-Unis.

Installé à Genève, vous fondez une société d'investissements immobiliers, avant de créer, en 1988, la Fondation Ardit qui décerne des prix d'encouragement à des diplômés de l'Université de Genève et de l'EPFL, et distribue des prix d'écriture au Collège de Genève.

Passionné de musique, vous présidez le Conseil de Fondation de l'Orchestre de la Suisse romande depuis 2000. Vous vous lancez dans l'écriture en 1998 avec des essais sur Van Gogh ou Nietzsche, et des romans: *La Pension Marguerite*, *L'Imprévisible*, *La Fille des Louganis*, récompensés par divers prix. Votre dernier roman, *Loin des bras*, est paru en 2009. Une année qui marque également votre engagement dans le cadre d'une fondation active dans l'éducation musicale d'enfants de Palestine et d'Israël, celle intitulée «Les Instruments de la paix».

Metin Ardit, l'Université de Genève vous attribue aujourd'hui sa Médaille 2010, en signe de reconnaissance pour votre engagement personnel de longue date dans la vie de l'institution. Membre du groupe d'experts présidé par M^{me} Ruth Dreifuss, vous avez œuvré activement à la préparation de l'avant-projet de loi sur l'Université en 2006-2007, un exercice auquel vous vous étiez d'ores et déjà prêté lors d'une révision précédente. Cette contribution, à un moment charnière de notre histoire récente, est le reflet d'une implication fidèle, comme en témoigne notamment votre rôle de cofondateur de l'Association de Genève des fondations académiques (AGFA) en 1992, une association que vous avez présidée de 2000 à 2009 et dont le but est notamment de coordonner l'activité déployée par ses membres en faveur des hautes écoles.

Sensible à l'encouragement précoce des jeunes talents, vous avez créé, je l'ai dit, une fondation qui décerne chaque année des prix récompensant les meilleurs travaux de l'Université de Genève et de l'EPFL. Ces prix, décernés pour la vingtième fois en 2010, ont stimulé plus de 200 jeunes femmes et jeunes hommes à l'orée de leur carrière, dont certains portent aujourd'hui le titre de professeur de l'Université de Genève.

Tous les domaines du savoir sont à l'honneur: du Prix Jeanne Hersch en éthique ou philosophie morale à celui en économie politique ou en médecine, Metin Ardit, vous faites toujours la part belle à la promesse de l'aube.

Je vous félicite et vous remercie une fois de plus pour votre engagement.

Jean-Dominique Vassalli

Recteur de l'Université



M. Metin Ardit
Président de la Fondation Ardit



Les récipiendaires des doctorats *honoris causa*, des prix et de la Médaille, les membres du rectorat et les doyens.



IMPRESSUM

Rédaction et édition
Université de Genève

Graphisme
Grégory Rohrer (UNIGE)

Photographies
Jörg Brockmann
Jacques Erard (UNIGE)

Impression
Médecine et hygiène
Imprimé sur papier certifié FSC

Décembre 2010

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

24, rue du Général-Dufour

CH - 1211 Genève 4

www.unige.ch